

MISSION STE-HELENE DU LAC INDIEN

R.P. H. Thiboutot, O.M.I.

Suite du Courrier  
de mars 1944.

Chapitre deuxième

Les premiers habitants. La visite des premiers Blancs. Extrême pauvreté; moeurs dépravées. Les deux compagnies de traite; leur séparation. Les Montagnais à Churchill.

Le passé enveloppe dans sa nuit l'arrivée des premiers êtres humains à Indian Lake. Nous ne pouvons trouver la date précise ni le pourquoi de leur apparition, ni leur nombre, ni d'où ils venaient. Si je consulte le plus ancien, âgé de 82 ans, Willie Moose, il me répond: "J'ai appris de mon grand-père qu'autrefois notre nation a eu à subir la défaite après une guerre sanglante et désastreuse; nos ancêtres se sont vus refoulés vers le nord et abandonnés à leur propre sort, dénués même du strict nécessaire pour l'adaptation à un climat trop rigoureux." Cette tradition peut nous ramener de trois cents ans en arrière, à l'époque de ces petites guerres où la grande Nation Algonquine, affaiblie et par trop dispersée, s'est vue poursuivie de toutes parts par des tribus plus belliqueuses et devenues plus fortes. Les Iroquois harcelaient sans cesse les Algonquins

et les Hurons; les Sioux portaient envie aux Sauteux et aux Cris des prairies; les Pieds-Noirs prirent maintes fois leur revanche. Il semble cependant que la bonne entente régnait avec les Montagnais au Nord.

Mais cela n'explique pas précisément l'arrivée des Cris Mas-kégons à Indian Lake. Pour moi, la seule véritable réponse est dans cet instinct des peuples primitifs de toujours chercher plus loin une vie plus aisée, d'après la parole de la Genèse: "Croissez et multipliez-vous par toute la terre". Il apparaît certain que les Indiens d'Indian Lake ont eu leurs ancêtres au Lac Pélican, à Norway-House, à Cross-Lake et à Nelson-House.

Un fait remarquable, c'est qu'il y avait déjà des Indiens à Indian Lake il y a deux cents cinquante ans. Voici une histoire racontée par José: "Il y a très longtemps, pas un Blanc n'était encore venu dans ce pays. Quelques familles des nôtres étaient campées à Kikweskitchiwan, à 45 milles au nord d'Opiponapiwin, sur la rive nord du fleuve. Un bon matin, une vieille dit qu'elle a étrangement rêvé. Il lui semblait que des hommes nouveaux, tout couverts de poil, allaient descendre de la lune et qu'ils s'en retourneraient après avoir laissé des présents." Plusieurs riaient de la rêveuse quand, tout à coup, dans la direction du Gros Rapide, ils voient venir à eux deux formes agitées. Ils n'en peuvent croire leurs yeux; tous fuient dans la forêt, pris de peur et ne sachant ce qui devait arriver. Seule, la vieille reste au camp; et qu'elle n'est pas sa surprise de voir arriver deux gros canots en bois chargés d'hommes et de bagages! Ces hommes avaient la figure couverte de poil et leurs mains paraissaient blanches. L'un d'eux qui parlait cris demanda à la vieille où étaient allés les autres; elle répondit: "Ils sont loin dans le bois." Après s'être informé du pays, ils laissèrent des ferblanteries à notre Indienne et s'en retournèrent par le même chemin. De retour au camp, les Indiens furent ravis des richesses de la rêveuse et regrettèrent trop tard leur fuite." Ces premiers Blancs venus au Lac Indien ne seraient-ils pas des compagnons de l'aventurier Radisson, lesquels venaient de construire un fort à Churchill et qui, pour faire la traite des fourrures, auraient remonté le fleuve jusqu'à Kikweskitchiwan afin d'y faire connaissance avec les Indiens?

Il est certain que, dans ce temps-là, la vie des Indiens était des plus primitives. Ces pauvres gens ne connaissaient pas le fer, ni les étoffes de fabrication domestique. Ils devaient se suffire à eux-mêmes; se servir de flèches et de silex, de pots en glaise. L'eau et des tisanes étaient leur breuvage; et, pour nourriture, souvent de la chair ou du poisson cru. Ils se fabriquaient des vêtements avec des peaux et ils demeuraient dans des huttes. Ils réussissaient à tuer du gibier avec des "billots"

en bascule retenus par une "babiche". En été, ils naviguaient avec des canots d'écorce de bouleau. Il fallait que Dieu tienne grandement à avoir des représentants de cette tribu dans son ciel pour lui avoir accordé la vie jusqu'à ce jour.

En plus des misères ordinaires, ajoutons que souvent deux ennemis impitoyables se coalisaient tout à coup dans un camp pour le détruire complètement: je veux dire l'imprévoyance naturelle à la nation et la maladie. En voici un exemple. J'étais à Mud Lake, environ 15 milles à l'est d'Opasik, un soir de juin. Deux familles de Kapakwasik en route pour Nelson-House campaient là; c'est pourquoi j'y campe moi aussi. Il y avait avec eux un vieillard dont le nom est Adam Spence. Le vieux me raconte: "Tu vois cette élévation-ci de l'autre côté de la rivière? Eh bien! autrefois, nous avons campé là pour l'hiver; j'étais tout petit et me rappelle à peine de cela. Il y avait plusieurs familles; comme d'habitude, nous vivions au jour le jour, quand tout à coup la maladie nous a surpris; tous moururent les uns après les autres; je ne sais comment je suis resté en vie."

Les moeurs du temps ressemblaient à celles des animaux. Ces pauvres gens ne connaissaient ni les commandements de Dieu ni les retenues de l'être raisonnable. Leur intelligence, bornée aux choses sensibles, ne savait rien des lumières de la vraie foi et leur volonté, paresseuse pour n'avoir pas été habituée à l'entrain durant leur bas âge faisait de ces êtres comme des mulets; de plus, ils étaient souvent et grandement trompés par leurs sorciers. Dans les cas embarrassés, le parti du diable ne pouvait que triompher. Willie Moose m'a raconté le fait suivant arrivé au temps de son enfance: "La misère régnait dans le camp; depuis plusieurs jours on n'avait rien à manger; les hommes reviennent les mains vides de la chasse. Le soir, les plus vieux se réunissent et tiennent conseil; la décision est prise: plutôt que de mourir de faim, nous allons en sacrifier un. Ils tuèrent un enfant et le mangèrent."

Que de scènes il y aurait à raconter, toutes plus tristes les unes que les autres! La forêt enveloppe tout cela de son silence!

En 1696, aussitôt après la bataille de la Baie d'Hudson, D'Iberville ruina les forts. Soixante ans plus tard, le Canada passait à l'Angleterre par le traité de Paris. La Compagnie de la Baie d'Hudson reprit son commerce régulier de fourrures à Churchill, à York Factory et à Severn. Tout le transport se faisait par bateau sur la Baie, par canot sur les rivières et à dos d'homme dans les nombreux portages.



### Chapitre troisième

Le nom "Indian Lake". Centre de la H.B.C. à Norway-House. York-boats. Fondation du fort Nelson. Ministres protestants. Nouveau système monétaire. Desseins de la Providence.

---

Le chapitre précédent nous a laissé entendre qu'il y eut beaucoup de va-et-vient autour des forts de traite d'Opatchiwanak et d'Opawatnak renommés pour les belles fourrures qu'ils exportèrent. Il y avait tant de castors, de martres et de loupcerviers à cette époque! Parfois, l'agglomération des Indiens aux forts atteignait le millier; mais ce n'était que pour un court espace de temps, au mois de juillet ou à la fin de juin. Les bourgeois nommèrent l'endroit South Indian Lake, à cause du grand nombre d'indi-gènes dans ces parages; un autre lac au pied du Gros Rapide s'appelait North Indian Lake. Les noms sont restés après le départ des trafiquants et la dispersion des Indiens.

La H.B.C., en abandonnant les forts du lac Indien, ne cessera pas tout à fait son commerce sur le fleuve Churchill; nous verrons plus tard qu'elle y établira des dessertes dépendant du fort Nelson. La cause probable de ces changements fut une amélioration dans le gouvernement de la Compagnie.

Au dire des anciens actuellement à Indian Lake, il paraîtrait que les Montagnais, alors au fort d'Opawatnak, auraient voulu tuer le bourgeois dans un moment où ils étaient tous sous l'influence de l'eau-de-vie. Le bourgeois se serait saisi d'une épée suspendue au mur et aurait foncé sur le groupe, bien décidé d'en finir avec le premier qui aurait voulu l'attaquer. Le grand-père de David François aurait désarmé la main courroucée du maître du logis. Celui-ci, ennuyé des tracasseries des Montagnais aurait fait ramasser ses bagages au plus tôt et abandonna définitivement le fort. Cette histoire ne peut cependant être la cause de la débandade à Indian Lake, car la H.B.C. n'avait qu'à changer son bourgeois. De plus, quand on sait que chaque fort de traite était une unité indépendante, pourquoi la Compagnie aurait-elle aussi abandonné en même temps le fort d'Opatchiwanak où les Cris s'étaient toujours montrés bienveillants pour elle. Non, la H.B.C. aban-

donna Indian Lake parce que la route du fleuve Churchill était trop difficile. A cinquante milles de la mer, la rivière n'est plus qu'un dédale de chutes et de rapides jusqu'au lac Indien de sorte que, pour remonter le fleuve, il fallait faire beaucoup de longs portages par des sentiers escarpés et rocailleux.

A cette époque, Lord Selkirk avait déjà trouvé satisfaisante la route de la rivière Nelson en venant établir sa colonie au sud du lac Winnipeg. La H.B.C. avait besoin d'un centre pour mieux organiser et unifier ses transports à l'intérieur du pays: elle choisit Norway-House, à quelques milles au nord du lac Winnipeg, et elle en fit le quartier-général de toutes ses opérations. Elle avait là magasins, grands hangars pour toutes les marchandises apportées de York-Factory, une prison, une forge et un atelier pour la construction des barges et des York boats. C'est vers 1830 que la Compagnie remonta la rivière Bois-Brulé de Split Lake pour se rendre au Nistweyasik qu'on appela fort Nelson. Il semble bien que le grand dérangement au lac Indien se fit après cette fondation, car la Compagnie s'assurait du fait les fourrures du fleuve Churchill. Aussi, pour pénétrer à l'intérieur du pays, tout un système de transport assez original venait d'être organisé, celui des York boats.

Le York boat était un grand canot de bois dur, solidement charpenté, pointu aux deux bouts, de 30 pieds de longueur et d'une capacité de dix mille livres. Dix hommes le faisaient avancer avec de longues rames, ou encore à la voile quand le vent leur était favorable. La Compagnie en construisait deux par année au coût de \$600.00 chacun. Le fort Nelson en a eu quatre à sa disposition à partir de la nomination de John Isbister qui fut longtemps en charge de ce poste.

L'influence de ce dernier au Nistweyasik fut considérable, car c'est sous son règne qu'apparurent les premiers prédicants méthodistes. Favorisés par les York boats, ces ministres prirent l'habitude de faire "leur tournée pastorale" chaque été, sans toutefois demeurer dans le pays. Ils se contentaient de baptiser les Indiens après une instruction très rudimentaire. On raconte que M. Simon laissa des traces plus profondes de sa visite: il avait réussi à assembler les Indiens au poste de la H.B.C. et là après un grand "speech", il commença ses baptêmes. Quand le tour de la mère du vieux John Angus arriva, le ministre demande: "Quel nom vais-je te donner?" Le mari répond tout de suite: "Appelle-là Kiskanakus (chienne)". -- Ce témoignage peu flatteur prouve qu'il y avait encore beaucoup de "sauvagesse" dans celle-ci. M. Simon imposa silence et aurait dit: "Je vais lui donner le plus beau nom qu'il y a sous le soleil: elle s'appellera Mary." Pour celui-ci, il a eu parfaitement raison. Les noms cependant ne font pas les moines! C'est le dedans qu'il



### Chapitre quatrième

La route d'Opiponapiwin au fort Nelson. La fondation des dessertes.  
La conversion de William Apokusis.

---

En 1870, les indigènes d'Indian Lake venaient se ravitailler au Fort Nelson; il fallait faire un voyage de 300 milles avec le retour.

Du détroit d'Opiponapiwin, une grande baie de 30 milles placée de travers sépare de Stony Portage. Par un caprice de la nature, ce portage, assez court, fait tout de suite la séparation des eaux du fleuve Churchill et de la rivière Nelson. D'abord un marais couvert de nénuphars et bordé de lys-d'eau; puis une petite rivière étroite et tortueuse conduit jusqu'à Mud Lake; de l'autre côté du lac, la rivière a environ vingt pieds de large et s'appelle Rat River. Cinq milles plus bas, le courant de la rivière Misi-paskwap se joint à celui de la rivière du Rat pour former déjà une rivière majestueuse jusqu'au lac Kasakawigamasik. Deux milles au sud de ce lac, la rivière est coupée par un rapide et c'est tout de suite le lac Mitigamasik. De l'autre côté, la rivière, tantôt perdue au milieu des foins, tantôt balisée par un rocher austère, tantôt rétrécie comme pour passer une barrière, se jette dans le lac du Rat. Ce lac est un dédale aux multiples tournants et parsemé d'îles. A un endroit, pour épargner aux plus pressés le trouble de contourner une longue pointe vers l'ouest, il y a un portage. Plusieurs autres rivières viennent se jeter dans ce lac; mentionnons Oskunisipiy et la rivière des Cygnes. Presque tout de suite après le lac du Rat, la rivière aux Ecureuils apporte son concours jusqu'au lac Wapisinakus. Là, le courant contourne un angle seulement du lac et continue à travers un panorama splendide, bordé de montagnes, pendant environ douze milles; tout à coup, il tourne presque sur lui-même, décrivant la forme d'un fer à cheval, revient à mi-chemin et là tourne vers l'est sur une distance de trois milles pour se jeter dans une première cataracte. Il n'a pas le temps de se reposer et se brise de toutes parts dans une chute à étages longue d'un quart de mille. Un mille plus bas, voilà un autre rapide entre deux gros rochers; c'est la voix des grandes eaux qui se répète indéfiniment comme une preuve tangible de la puissance du Créateur. Le lac La Vieille est à un mille plus loin. La pesanteur



de sa masse se défonça un passage à travers les montagnes dès les premiers âges du monde; les eaux en cadence glissant furtivement sur les roches de trois rapides, elles ne prennent de repos qu'en se mêlant, plus loin, aux eaux du vaste Oswapison Lake. Plus bas encore, après deux détours, c'est le lac Mistatigamisisik; à l'autre bout enfin, la rivière du Rat, grossie des eaux d'une infinité de ruisseaux, prendra l'aspect d'un petit p<sup>l</sup>euve; mais ce ne sera pas pour longtemps: six milles plus bas, elle se perd dans le lac Otwihuwin qui accueille aussi la rivière Bois-Brûlé.

A l'extrémité est du lac Otwihuwin, c'est le campement indien du même nom, au pied duquel glissent les eaux de la rivière Opasik, venant du nord, et grossie de celle du lac Nelson-House ou Printfoot Lake; le fort Nelson était situé en amont au fond du lac.

Voilà la route suivie par nos Cris d'Indian Lake; pour le retour, il faut faire au moins dix portages; c'est encore la seule voie praticable de nos jours durant la saison d'été. Aussi chaque voyage ne manquera pas d'amener son cortège d'avaries et de retards, surtout à certains mois où ces onze petites mers intérieures sont bouleversées par le vent.

Le bourgeois du fort Nelson, pour se conserver la sympathie des Indiens, dut se rendre à leurs réclamations et construire une desserte à l'endroit d'Opiponapiwin; car c'est là qu'ils demeuraient l'hiver. Placé à 20 milles en deçà de l'ancien fort Opawatnak, Opiponapiwin est un détroit d'environ sept milles réunissant les eaux de la grande baie du même nom à celles d'Indian Lake. Ce magasin fut construit tout près de l'endroit où est situé le poste actuel, sur le premier gradin, au pied de la montagne d'Opiponapiwin, la façade du côté du levant. La place était défavorable à cause de la pente abrupte du rocher vis-à-vis de la maison; aussi fut-elle abandonnée quelques années plus tard et un autre poste fut construit presque à l'entrée du grand lac, à l'extrémité nord du barrage. Un commis du fort Nelson y venait une couple de fois par hiver pour faire des échanges.

La description un peu fade de la route d'Indian Lake à Nelson-House était nécessaire pour nous aider à comprendre cet historique, car la géographie "donne des lunettes" à l'histoire. C'est par là que se fera le transport à Indian Lake pendant 50 ans et c'est aussi par là que les Indiens passeront pour retourner au pays des caribous.

La première conversion à Nelson-House, comme un diamant lumineux vient tout à coup illuminer ce que la nature a de caprices et d'austérité! Cette pierre

précieuse vient du lac Indien; il faut remercier Dieu de l'avoir mise là.

Laissons donc de côté l'aspect matériel de la contrée pour étudier la belle figure d'un des enfants d'Indian Lake.

William Apokusis(Souris) est probablement de descendance anglaise. Ses ancêtres remontent au temps du premier fort Churchill; aussi sa légitimité se perd-elle avec le secret des actes de mariages inédits de ces temps reculés. De fait, les Ecossais du fort avaient traduit son nom en anglais et l'appelaient William Mouse; les indigènes, peu scrupuleux pour la prononciation, disent toujours Moose. Il y avait beaucoup de la loi naturelle écrite dans le coeur de ce brave Métis, respecté par tous les Indiens. Il parlait montagnais, anglais, cris et sauteurs. Il avait beaucoup voyagé. Mais c'est à Norway-House qu'il aurait entendu parler de la "robe-noire". Epris du désir de connaître la religion catholique, il n'avait pas voulu se faire baptiser par le ministre à Nelson-House. Un jour, il rencontre le Père Bonnard au lac Pélican; après quelques explications, le Père lui donna un catéchisme. Cette marque de sympathie attira sa confiance et William invita le Père Bonnard à venir à Nelson-House l'année suivante, 1883.

Il campait au lac La Vieille avec les siens: c'est-à-dire ses deux femmes, ses neuf enfants du premier lit: Alex, Willie, Jean-Baptiste, John, Peter, Mary-Jane, Hélène, Nellie, José - et ses cinq du second lit: Johnny, Tommy, Adam, Jane et Thomas. Tout à coup, il se lève de grand matin et ébranle la loge en disant: "Vite, vite, levez-vous! Mes enfants, il faut arriver au Nistweyasik aujourd'hui. Cette nuit, j'ai vu une lumière qui descendait la rivière Bois-Brûlé: c'est le prêtre catholique, il faut aller le rencontrer."

La vision prophétique se réalisera. Deux ou trois canots d'écorce pouvaient à peine contenir toute la richesse de notre vieux patriarche. Tous ramèrent fort toute la journée. Le soleil était encore haut quand ils arrivent à Opanagak, en face de la rivière Bois-Brûlé. Ils avaient déjà franchi les 35 milles du lac La Vieille. Là des gens étaient campés pour faire la pêche. William ne prend pas même le temps de débarquer, il leur demande: "N'y a-t-il pas quelqu'étranger arrivé au Nistweyasik aujourd'hui?" -- Bien oui, répondent les campeurs, un homme habillé d'une grande robe noire est arrivé de bonne heure ce matin avec deux crix d'Opapisatnak; Ils sont allés faire le feu à Otwiuwin."--- Quelle bonne nouvelle! C'est pour le rencontrer que j'arrive moi-même. Allons, mes enfants, nous autres aussi, nous ferons le feu à Otwiuwin" (à deux milles d'Opanagak).Le Père Bonnard s'était déjà installé et jasait avec les Indiens de l'endroit. Chaque fois qu'un canot



### Chapitre cinquième

La Providence fait sa part. Les Indiens et le transport. Embarras des femmes et des enfants. Plaintes du Père Bonnard. Première chapelle à Otwihuwin.

---

Soixante-dix ans passés, nos Cris du district de Nelson traversaient l'époque la plus difficile de leur histoire. Non pas que le pays fut pauvre. Bien au contraire! La Providence a fait de ce coin de terre l'un des plus fournis en richesses naturelles de toutes sortes. Fortement boisé jusqu'à plusieurs lieues à la ronde, l'endroit était favorable au gibier; de plus le lac Nelson cachait dans ses eaux les poissons blancs les plus savoureux de toute la contrée.

Soumis aux aléas de la vente des fourrures, les Indiens s'habituent à une politique qui fait souffrir toute leur famille: l'esclavage du transport. Dès la fin de la chasse aux rats-musqués, quarante hommes étaient mobilisés pour aller à Norway-House porter parfois 80 ballots de fourrures; ils revenaient avec leurs York boats chargés de marchandises. Souventes fois, il leur fallait, de Norway-house, se rendre jusqu'à York-Factory: voyage doublement plus dur et plus long. Aussi, comme pour faire oublier la réalité, avant leur départ, le bourgeois leur donnait un baril de boisson qu'ils allaient tout de suite déguster généralement dans la petite île qui est en face de l'église St-Patrice aujourd'hui. La fête durait toute la nuit, accompagnée de discours grossiers. Et combien cher ils devaient payer ces joies éphémères! Dès le lendemain, il leur fallait entreprendre la dure besogne de ramer et de "portager". Tout l'été, les femmes auront à travailler dur, elles aussi, pour procurer à leur famille la nourriture de chaque jour. Il n'y avait ni farine, ni filet pour prendre du poisson. Elles réussissaient à prendre des brochets à l'hameçon ou bien à attraper des lièvres. Maigre pitance, il faut l'avouer! Et aussitôt que l'une ou l'autre de ces ressources faisait défaut, c'était la famine. Les Cris d'Indien Lake arrivaient généralement après le départ des York boats avec quelques provisions de pémican.

Cet esclavage de nos Indiens dura encore plusieurs années et sera une des causes qui retarderont les conversions. Saint Thomas ne dit-il pas quelque part qu'il faut un certain degré de bien-être au-dessous duquel l'âme n'est pas prête à s'ouvrir

aux vérités de la foi? C'est le cas des Indiens à Nelson-House en 1883 et dans la suite. Aussi combien de visites de nos Pères missionnaires furent manquées à cause de cela!

Le ministre protestant venait faire sa visite avec le premier voyage des York boats et s'en retournait quand les bateaux allaient faire leur deuxième voyage. Il avait l'avantage d'être longtemps en contact avec les hommes du transport et la faveur de voir tout le monde réuni au fort à son arrivée. Le Père Bonnard comprenait bien le danger que couraient nos catholiques. Après son troisième voyage, il écrit au livre des registres à Nelson-House: "Il nous faudrait un missionnaire résidant ici. Non seulement l'ère des conversions est entravée, mais nous allons finir par perdre tout ce que nous avons de religieux au fort Nelson." De fait, quelques convertis avaient renié leur foi. Il faudra, pour maintenir les courages, suppléer à l'éloignement et à la pauvreté, un homme au coeur de feu, animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, ne craignant pas de porter la croix de l'abnégation et des sacrifices de toutes sortes. En 1890, il arrivait à Nelson-House venant du Cumberland. Non seulement il s'était acquis la psychologie expérimentée du Père Bonnard, il avait compris que pour maintenir la foi ébranlée il fallait ériger la maison du Seigneur.

Armé d'un courage extraordinaire, le Père Ovide Charlebois, O.M.I., entreprit cette construction. A défaut d'ouvriers, il équarrit lui-même les troncs d'arbres dans la forêt, aide à les apporter sur place et édifie la maison qui doit servir de chapelle et abritera le missionnaire. Les pièces sont ajustées dans les poteaux des coins et placées les unes par-dessus les autres jusqu'à la hauteur d'un étage; puis commence tout de suite le toit à pignon couvert de perches et d'écorce d'épinette. Un morceau de toile ferme la fenêtre. Au moins quarante planches furent sciées à la main pour le plancher. Une fois terminé, le petit logis de 26 pieds par 20 ressemblait beaucoup plus à une baraque qu'à une église.

Qu'importe! Jésus a vu pis que cela puisqu'il est né dans une étable. Ici, à Otwihuwin, il sera content d'avoir un lieu pour accueillir ses pauvres enfants.

Il n'est pas donné à tous les missionnaires de tenir contre l'impossible et de rallumer un feu presque éteint! Le Père Charlebois fut un de ces pionniers, apôtre dans toute l'étendue du mot, n'ayant qu'un but: être saint lui-même en répandant le surplus de son calice sur les âmes délaissées. Or, il n'y a pas de sainteté sans l'amour et la souffrance: l'amour qui fait tout pour Jésus et va jusqu'à l'oubli de soi; la souffrance qui paie non seulement ses propres dettes, mais aussi celles des autres, à l'exemple du Christ.



tam-tam et les danses. Souvent chargé d'amulettes ou parfois coloré de tatouages, il se donnait un aspect dont lui seul connaissait le secret et il faisait réellement des choses extraordinaires telles que tuer un orignal en tirant une balle au hasard dans la forêt ou encore dire que le gibier attend le chasseur à tel endroit déterminé.....

Même parmi les Indiens, il y a des médecines naturelles très bonnes, il faut l'avouer. Mais généralement, ils en gâchent l'efficacité par leur ignorance, ne sachant comment s'en servir, soit au point de vue qualité soit au point de vue quantité, ou bien encore par des essais répétés de médecines diverses sur la même personne durant la même maladie. La plupart du temps ces médecines sont employées avec "vaine observance"; plus le remède est payé cher, plus il est efficace.

Après la chasse du printemps, plusieurs camps se réunissaient au même endroit. Là commençait la danse du grand "pawaw", généralement le matin, au lever du soleil. On voit encore à Wapisinakus l'endroit du grand "pawaw." Se réunissaient là les Cris de Wapisinakus, de Wawakwaskasik, de Misipaskwap, du lac des Cygnes et parfois aussi ceux d'Indian Lake.

Il y a quelques années, Elias Spence et son frère James assistèrent au "pawaw" au mille 214, sur le chemin de fer de la Baie d'Hudson. Voici le récit qu'on m'a fait: "Ils avaient préparé une grande place avec un feu au milieu pour recevoir les chaudrons. Tout le monde faisait cercle autour, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Deux vieillards, près du feu, frappaient sur leur tam-tam; les yeux à demi fermés, ils tournaient la tête presque continuellement pour voir tout autour. Et voici que les vieux disent à tel homme: choisis-toi une compagne et tu commenceras à imiter le pas ou la gambade de tel oiseau ou de tel animal, et que les autres suivent en faisant la même chose jusqu'à ce qu'on vienne à un brouhaha général. Les vieux frappent toujours sur leur tam-tam d'un rythme lent ou saccadé selon la mimique proposée. Soudain, ils arrêtent pour ordonner une autre imitation qui continuera jusqu'au brouhaha et ainsi de suite. La danse doit finir par un banquet; or pour cela, il faut apprêter des mets choisis que les sorciers envoient chercher. Tout à coup, la danse arrête pour un moment. Un des vieux demande: qui a un fusil? qui a des cartouches? Cinq, ça sera assez. Marche, dit-il au chasseur, sur le chemin de fer, l'espace d'un mille; il y a là cinq outardes qui t'attendent; apporte-les ici pour le régala. La danse continue. Le chasseur trouve les cinq outardes qu'il tue avec ses cinq cartouches. Aussitôt arrivé, les femmes préparent le gibier qu'elles jettent dans les chaudières bouillantes.

La danse du grand "pawaw" a toujours été considérée comme une célébration nationale plutôt qu'un acte religieux. Aujourd'hui, c'est la coutume pour un particulier de donner un repas où quiconque veut aller manger est le bienvenu; la fête se termine par une danse qui dure toute la nuit.

Les vaines croyances et l'attachement à la race sont des pierres d'achoppement; et souvent ce n'est pas facile de discerner l'acte de foi véritable au milieu d'un chaos semblable. Après avoir observé son Indien, on est surpris tout à coup de trouver un païen qui, sous un certain dehors religieux, garde toute sa fierté de race et se croit lui-même plus savant et plus grand que le petit missionnaire qui l'instruit. Actuellement il y en a encore dans cette mission qui disent que la Bible a été inventée par les Blancs. L'automne dernier, l'un d'eux était à la chasse; il voit trois ours; il ne les tue pas; au contraire, il leur fait cette prière: "Ours! Je ne vous tuerai pas à condition que vous m'apportiez la chance dans mes pièges cet hiver...."!

Les femmes sont encore pires que les hommes pour croire à toutes sortes d'aventures semblables. Chaque année, reviennent les histoires de Windigo, à peu près à la même époque. A Nelson-House, c'est au printemps, à partir du mois de mai. C'est comme une maladie contagieuse. Quand l'un a vu le Windigo, d'autres le verront ici et là. A Indian Lake c'est l'hiver, je crois, vers la fin de février ou au commencement de mars. Un bruit étrange, une trace mal formée ou encore un ombrage sont probablement les windigos ordinaires. L'hiver dernier, ici, je demande à une petite fille de onze ans environ qui me parle d'un Windigo trouvé de l'autre côté de la colline et dont sa mère a vu la trace sur la neige: "Qu'est-ce que c'est qu'un Windigo".- Elle répondit: "C'est un vieux sauvage méchant, mort depuis longtemps, mais qui revient pour nous faire peur."

La vérité est que le Windigo est un être imaginaire qui prendra toutes sortes de formes selon la surexcitation du cerveau. En 1933, à Nelson-House, un peu après le "Traité", je sciais le bois de chauffage pour l'église avec plusieurs Indiens en corvée. A midi, José vient me dire devant le groupe: "Ils ont tué un Windigo ce matin à Mitusoniak". La nouvelle me fait rire. José est sérieux. "C'est vrai, dit-il, il est dans la maison d'Angus Bonar. Tu peux le voir si tu ne crois pas. Il a les pieds étrangement difformes avec de la plume aux genoux.....etc." Je dis aux hommes: "Allons voir le Windigo tout de suite après dîner; ce n'est pas trop loin, deux milles seulement." Arrivés à Poplar Point, je vois Angus Bonar qui descend la côte avec sa chaudière à eau. Mon aide ar-



rête aussitôt le moteur et nous disons à Angus: "Nous venons voir le Windigo qui est chez toi". Tout surpris, il dit: "Il n'y en a pas ici; mais j'ai entendu dire qu'un nommé Dumas de Pakitawagan en a tué un ce matin à Opawakasik; il est chez Matthias". Allons à Opawakasik, encore deux milles plus loin. A mi-chemin, nous rencontrons Thomas Linklater qui venait de là: "Où allez-vous?" nous dit-il -- "Nous allons voir le Windigo". Ca fait rire Thomas: "Je n'en ai pas entendu parler!" Nous nous rendons quand même à Opawakasik pour voir les gens. Dumas est tout à fait surpris d'entendre dire qu'il avait tué un Windigo! "Je repars tout de suite demain pour Pakitawagan, car je ne veux pas passer pour tueur ici!" L'affaire du Windigo en finit là.

Toutes ces histoires nous prouvent qu'il y a encore des ténèbres à dissiper. Demandons à Jésus de nous aider toujours à répandre abondamment ses lumières.

:--:~

### Chapitre septième

Les visions. Les rêves...L'étroitesse du milieu.

-----

Pour compléter le chapitre précédent, il faut ajouter que les Indiens sont des visionnaires. Leur intelligence est très bornée, n'ayant jamais été développée par l'exercice de l'étude et l'effort de la mémoire. Toute la force expansive de leur cerveau est portée du côté de l'imagination. Là, sans effort aucun, tout ce qui est entré par la porte des sens, les tableaux les plus variés, les faits les plus divers passent et repassent selon l'empreinte plus ou moins profonde causée par l'impression du moment. Un fait remarquable: les visions arrivent toujours au moment d'une dépression physique causée par une grande fatigue, la maladie, ou un gros mal de tête! Elias est revenu chez lui avant les Fêtes tout roidi par un lumbago; il a failli se faire geler sur sa ligne de pièges. Il m'a raconté que, près du feu, presque inconscient de son état, il a vu venir à lui plusieurs des anciens d'Indian Lake morts il y a plus de vingt ans. Ils étaient vêtus de beaux habits militaires avec chacun une casquette magnifiquement décorée. L'un d'eux, Philippe Linklater, me dit: "Vois comme on est bien maintenant! Regarde mon habit! José me

raconte qu'il vient de voir Mgr O. Charlebois s'approcher de lui en chantant le cantique: "Jésus, Marie, Joseph."

Le vieux William, seul en voyage, fut pris de grippe; "Pendant que je grelottais à côté du feu, j'entends soudain, dit-il, des voix qui chantaient en haut. C'était beau! Mais c'était beau! Je me suis mis à chanter avec elles!" Je me rappelle qu'à Nelson-House, Baptiste m'a assuré avoir entendu les anges chanter en chœur le cantique Mamitoneweyimatak...:" et puis, je t'ai vu là chanter avec eux"...!Lucie m'a affirmé avoir vu la sainte Vierge une fois, à Cold Lake. Elle était très belle et paraissait si douce! Elle portait une longue robe blanche et un large ceinturon bleu. Frank vient de me dire qu'hier il a vu le Malin tout noir venir à lui. "Je me cachais les yeux avec mes mains pour ne pas le voir, mais aussitôt que je voulais me découvrir il était encore là tout près. J'éveille ma femme pour qu'elle m'apporte notre livre de cantiques catholique et je le place devant mes yeux. Après un certain temps, je regarde encore, il n'y avait plus rien".

En 1932, à Wabowden, le vieux Andrew m'affirma avoir vu le diable trois ans auparavant. "J'étais malade et pensais mourir; il était là, à côté de moi!" "A quoi ressemblait-il", lui dis-je? -- "A un gros chien noir avec des cornes", a-t-il répondu..." Il m'a dit dans ce temps-là que j'aurais encore six ans à vivre; donc j'espère vivre encore trois ans." La prophétie ne s'est pas réalisée; Andrew est mort tout de suite au cours de l'hiver.

Les rêves sont différents des visions. D'abord les gens en santé et bien reposés rêvent eux aussi. C'est la coutume chez les Cris que le père dise à son garçon: "Aujourd'hui, va rêver". C'était j'oserais dire, comme un moyen de connaître sa vocation. Lionel m'a raconté l'autre jour: "Quand j'étais petit gars, mon père me disait parfois: 'Va rêver'"...Je lui pose la question:"A quoi pouvait bien servir ce 'rêvage'?"-- "C'est important, dit-il, parce que si le rêve est bon, toute la vie, il apporte la chance". "Alors, comment saviez-vous qu'un rêve est bon, ou mauvais?" -- "Un rêve, dit-il, est bon quand il contient quelque chose de ~~vous~~ bon ou de beau; il est mauvais quand on y voit le diable." -- "Mais que faisiez-vous, si, par malchance, le rêve était mauvais?" ----"Mon père m'a dit: 'Si ton rêve est bon, garde-le pour toi: c'est ta chance; s'il est mauvais, raconte-le partout, en faisant ainsi, tu éviteras la malchance....'"

Beaucoup, les femmes surtout, croient bien trop aux rêves. Tout ce qu'elles apprennent, elles le savaient déjà en rêve! Il y a là une grosse extravagance que l'Écriture condamne..."il ne faut pas observer les rêves, car les rêves en ont perdu plusieurs...."

Les rêves proviennent du dévergondage de la mémoire durant le sommeil. Les enfants dont la mémoire toute fraîche capte les premières expériences de la vie, des choses vues ou entendues, sont de beaux rêveurs.....Les rêves ramènent des choses passées tandis que les "visions" ont généralement pour objet le futur.

Placés au milieu de l'immense nature, au lieu d'ouvrir leur intelligence et d'exciter leur volonté à l'amour de l'Auteur de toutes ces belles choses, beaucoup se cramponnent dans l'étroit milieu de la loge ou de la cabane. Dans cet atmosphère surchauffé qu'empestent les odeurs de poisson, de viande ou d'autres malpropretés... les pensées restent aussi bornées et aussi sales. Les langues ne tardent pas à répandre le venin de discours affreux d'où naissent les querelles, les jalousies, les adultères, les fornications, les haines, les médisances et les calomnies. Tous les désirs n'affectionnent que du concret.....

Et si, de plus, cette paresse intellectuelle a été encouragée par le poison de l'erreur et que le fanatisme religieux se mêle avec la fierté raciale, on peut se faire une idée des difficultés qui s'opposent au missionnaire. S'il veut à tout prix apporter la lumière à ces pauvres gens, il lui faut sans cesse prier beaucoup, faire faire de la clarté dans les cabanes et surveiller toujours sa personne et sa doctrine, car il ne peut pas lui-même frôler le feu sans risquer de se brûler... ni sortir de ces taudis sans avoir attrapé quelque vermine....

Sainte Thérèse d'Avila priait beaucoup pour les prêtres et les missionnaires, car, disait-elle, ils en ont tant besoin pour être préservés du mal qu'ils combattent sans cesse.....

-----  
-----  
-----

Les rêves proviennent du développement de la mémoire durant la jeunesse. Les enfants dont la mémoire toute fraîche capte les premières expériences de la vie, des choses vues ou entendues, sont de beaux rêveurs... Les rêves viennent des choses passées tandis que les "visions" ont généralement pour objet le futur.

Placés au milieu de l'impression nature, au lieu d'ouvrir leur intelligence et d'exalter leur volonté à l'amour de l'Autre de toutes ces belles choses beaucoup se cramponnent dans l'étroit milieu de la joie ou de la peine. Dans cet état d'âme, ils s'attachent à l'empêcher les objets de poisson, de viande ou d'autres malpropres... Les pensées restent aussi bornées et aussi sales. Les langues ne tardent pas à répandre le venin de discorde et ceux d'ouïssaient les querelles, les injures, les insultes, les tentations, les haines, les médisances et les calomnies. Tous les désirs s'élèvent dans du content...

Et si, de plus, cette pression intellectuelle a été encore renforcée par le poison de l'erreur et que le fanatisme religieux se mêle avec la haine religieuse, on peut se faire une idée des difficultés qui s'opposent au missionnaire. S'il veut à tout prix apporter la lumière à ces pauvres gens, il lui faut sans cesse puiser beaucoup faire faire de la sorte dans les écoles et surveiller toujours sa personne et sa doctrine, car il ne peut pas lui-même régler la loi sans risquer de se briser... Il sortira de ces ténailles sans avoir éteint quelques vermine...

Sainte Thérèse d'Avila disait beaucoup pour les prêtres et les missionnaires, car, disait-elle, ils ne ont tout possible pour être préservés du mal qu'ils combattent sans cesse....